

# Fille ou garçon? I

La féminité entre maternité et bisexualité (première partie)

Marie Hazan\*

Katia Mercier\*

Dans la première partie de cet article (la deuxième sera publiée dans le prochain numéro), les auteures cherchent, à partir de problèmes posés par la clinique, à reprendre la question du *féminin en psychanalyse* en tentant une systématisation de cette problématique à l'occasion de la lecture de quelques nouvelles parutions sur ce thème. En effet, dans les deux à trois dernières années, plusieurs publications — en particulier, Brun (1990); Anzieu (1989); Cosnier (1989); Pommier (1989) et Chasseguet-Smirgel (1988) — ont vu le jour, après des années plus maigres dans ce domaine. C'est la lecture de cette nouvelle production qui a relancé pour nous des questions qui reviennent sur le divan à propos de *la structuration du sujet au féminin* et qui pourraient se formuler ainsi : *bisexualité ou différence des sexes?*

Cette réflexion a été développée autour de l'articulation des concepts clés suivants : la *symétrie versus la différence des sexes* (comme substrat anatomique irréductible et autour duquel se structure le sujet ainsi que son identité sexuelle), la *bisexualité* (le féminin et le masculin sont présents dans les individus des deux sexes à des degrés et titres divers) *versus* le postulat du *primat du phallus* comme pierre angulaire dans l'histoire de la psychanalyse (pour la structuration du sujet, à partir de la découverte de la différence des sexes) et l'importance de l'*anatomie versus la symbolisation*. Car qu'est-ce qui en définitive détermine le sexe, la sexualité d'un sujet, homme ou femme : biologie ou psychanalyse? Cette conceptualisation, ainsi que le lien avec une lecture de quelques ouvrages significatifs parus à la fin des années 80, fera l'objet de cette élaboration, lecture effectuée à l'aide de la grille d'analyse proposée et essayée à cette occasion.

Il s'agit par cet article de reprendre, à partir de la clinique et de la conceptualisation psychanalytique, des questions posées par « l'éternel féminin » sur *ce qu'est* une femme, ou plutôt, comme l'indiquait Colline Serreau dans le titre d'un de ses films sur celles-ci : « *Mais qu'est-ce qu'elles veulent?* » Que veut une femme?

Cette question de l'identité féminine que nous situerions entre maternité et bisexualité, Annie Anzieu (1989) Danièle Brun (1990), Janine Chasseguet-Smirgel (1986-88, reprenant des éléments de l'ouvrage collectif publié en 1964, Jacqueline Cosnier (1989), ainsi que Gérard Pommier — le loup dans la bergerie? — (1985 et 1989) se la sont posée. La parution récente de ces livres, nous a

---

\* Les auteures tiennent à remercier Hélène Richard pour ses lectures attentives, ses remarques pertinentes et son support à diverses étapes du cours laborieux de l'élaboration de ce travail...

paru significative. Elle a suscité et relancé pour nous un questionnement sous une forme renouvelée concernant ce thème qui semblait comme passé au second plan des préoccupations en vogue<sup>1</sup>.

*Sur le plan clinique* : l'écoute de femmes en analyse, ainsi que la traversée jamais simple, encore moins irréversible, de moments clés de la vie d'une femme pour toute une chacune, ramènent ces questions qui réapparaissent par la fenêtre quand elles ont été expulsées par la porte. Elles se reposent, en effet, de façon aiguë avec la régularité irréductible de la pulsation de l'inconscient qui se manifeste de manière inattendue, sous un autre déguisement que celui qu'on pensait avoir débusqué, mais n'ayant rien perdu de son tranchant!

Car si la problématique dite masculine achoppe sur la castration avec ses avatars narcissiques tournant autour de l'accomplissement, celle de la féminité pourrait se diffracter en oscillation entre les temps du renoncement — à quoi?... — et ceux du refus de soumission — « penisneid »?... Moments donc d'accomplissement, d'activité (comme dirait Freud), d'opiniâtreté et moments de passivité, d'ouverture, d'abandon ou de retour à l'impuissance infantile...

Enfin, sur un plan qu'on pourrait dire *épistémologique*, il nous apparaît de plus en plus que sur ces thèmes, la pensée dite théorique — donc de fiction — psychanalytique se soutient d'une position qui serait plutôt d'ordre *idéologique*. On pourrait la repenser en fonction de l'optique féministe par exemple — en autant qu'elle puisse être compatible avec la psychanalyse — ou encore l'énoncer sous forme de formules magiques ou de slogans, selon le point de vue considéré : est-ce que vous « croyez », vous, à l'envie du pénis? à la bisexualité<sup>2</sup>? Comme dans un autre ordre d'idées, on pourrait se questionner sur la « foi » concernant *l'ego psychology*, l'effet du signifiant, le « Moi-peau » ou d'autres concepts psychanalytiques permettant de relancer la pensée et le travail clinique.

### 1. En guise d'« hystorique »

\* En retraçant rapidement un historique des tentatives de mieux saisir « le continent noir », on peut se demander où en est la question aujourd'hui. En effet, l'ouverture effectuée pendant les années soixante-dix par une certaine conjonction entre le féminisme et la psychanalyse a produit des réflexions extrêmement fécondes à propos de la féminité, mais la problématique semblait être tombée dans le grand trou du refoulement et la controverse avoir perdu de sa passion, malgré des publications et colloques réguliers.

\* En ce domaine, quelques années auparavant en 1964, Janine Chasseguet-Smirgel dans un ouvrage collectif avait reposé, enrichis par l'éclairage de la clinique, les termes de *la controverse* entre l'école anglaise (Mélanie Klein, Joan Rivière et autres à la suite d'Ernest Jones (1927, 1932, 1935<sup>3</sup>) d'une part et de la position dite freudienne classique de l'autre.

Ce débat demeure la pierre angulaire de toute élaboration à cet égard. Elle oppose les tenants de la théorie dite « orthodoxe » selon laquelle il n'y aurait

qu'une seule libido (mâle) et qu'un seul organe (phallique : pénis ou à la rigueur. clitoris), présupposant donc la méconnaissance du vagin par les petites filles jusqu'à la puberté. La problématique œdipienne de celles-ci, ainsi que celle de la castration et de leur sexualité, s'organiserait autour du phallicisme. En face, l'école anglaise soutient, de façon irréfutablement étayée sur la clinique, que l'existence du vagin est bel et bien connue et, en s'appuyant sur la théorie de la bisexualité, que les sexes pourraient bien être complémentaires et tout aussi enviables par les uns que par les autres. De plus, hommes et femmes seraient tout autant menacés par la castration (aphanisis).

\* Selon Elisabeth Roudinesco, « La force de la théorie freudienne réside dans son renoncement aux apparences. Elle construit un système général de la sexualité dans lequel le pôle féminin et le pôle masculin s'opposent en une relation à la fois dissymétrique et logiquement articulée (1986, 514) ».

Roudinesco reprend l'opposition entre les tenants de la théorie de la connaissance du vagin (du côté de la symétrie) et ceux de la dissymétrie (position plus rigoureusement logique selon elle) de manière intéressante. Elle souligne d'une part la contemporanéité de la théorie freudienne et des mouvements féministes du début du siècle (en particulier dans les pays anglo-saxons, d'où, entre autres, le succès des théories d'Ernest Jones, de Mélanie Klein et de Karen Horney), de l'autre l'ancrage organiciste de l'école anglaise, via la théorie de la bisexualité innée. Au contraire, selon elle, la pensée freudienne, en allant contre l'évidence : celle de l'égalité entre les hommes et les femmes, d'une part, et celle de la biologie de l'autre (car les femmes ne sont pas des hommes châtrés), se révèle être bien plus novatrice.

\* Si l'on qualifie la période de la controverse originaire de *temps premier*, les productions des années soixante-dix de *temps troisième*, il resterait entre les deux une conjoncture historique certaine, dans les années soixante, qu'on pourrait qualifier de *second temps*. En effet, juste avant la relance des mouvements féministes aux USA d'abord, en Europe ensuite, sont produites en même temps et parallèlement en France des réflexions et des publications novatrices, qui voient le jour toutes deux en 1964, au moment de la deuxième scission psychanalytique.

\* Car la pression des femmes analystes de plus en plus nombreuses dans les deux camps, conjuguée à une réaction à la fois à la théorie classique, à ses adeptes au féminin et au « leadership » masculin, a suscité un nouvel examen des différents éléments de la controverse. À partir de 1958, Jacques Lacan, Françoise Dolto<sup>4</sup>, Wladimir Granoff et François Perrier (1979) en particulier, élaborent une conceptualisation pour repenser l'héritage freudien, à partir des notions de *phallus* et de *désir maternel* (in Roudinesco, 1986, 519) et un colloque international se réunit à cet égard à Amsterdam en 1960<sup>5</sup>. Parallèlement, et sans connaître les travaux de ces derniers, la SPP organise un colloque dont les retombées incitent

Janine Chasseguet-Smirgel à proposer la publication des *recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine* à Payot. Le livre obtient un grand succès, il est traduit en Angleterre et aux USA et paraît en édition « de poche ». Se référant à l'école anglaise, les auteurs critiquent l'amalgame opéré par les héritiers de Freud entre le pénis comme organe et le phallocentrisme symbolique qu'ils ne remettent pas complètement en cause, mais qu'ils repensent du point de vue idéologique en s'appuyant sur la clinique, par opposition aux lacaniens qui reprennent l'héritage freudien d'un point de vue conceptuel.

Ajoutons enfin, comme référence intéressante contemporaine à ces écrits, le texte de Piera Aulagnier-Spairani sur *la féminité et ses avatars*, écrit en 1966.

\* Durant les années soixante-dix, dans un moment historique qui accompagne l'impulsion d'un second souffle du *Mouvement de Libération des Femmes* d'une part, et un « boum » psychanalytique — du moins en France — une période très féconde et novatrice sur les questions de la féminité s'amorce. En effet, des livres comme ceux de Michèle Montrelay (1977) Eugénie Lemoine-Luccioni (1976) et bien d'autres demeurent aujourd'hui des références centrales concernant la féminité, la maternité par rapport au primat — éventuel? — du phallus. Luce Irigaray (1974, 1977), quant à elle, est allée assez loin dans le questionnement des points aveugles de la psychanalyse concernant les femmes pour en payer un prix certain, au moins sur le plan institutionnel.

Ces femmes réinterrogent, à partir donc d'une *position idéologique* — et probablement aussi, — à la lumière de références cliniques et théoriques et à la faveur d'un moment historique fécond, le concept de féminité, entre autres par rapport à l'écriture. Les publications psychanalytiques, sous la plume de femmes et d'hommes sont transformées par ce questionnement nouveau qui accompagne ou précède le mouvement du féminisme<sup>6</sup>.

\* Par la suite, on pourrait littéralement dire qu'un grand silence tombe sur ces questions relativement à l'ouverture effectuée. Les quelques ouvrages parus nous paraissent moins marquants, ayant perdu du feu et de la flamme antérieure et, par conséquent, ne renouvellent pas l'approche de cette question aussi radicalement. Bien au contraire, il nous semble assister à la fermeture de la boîte de Pandore, ou du moins à une tentative à cet égard, comme d'ailleurs dans d'autres domaines en ce qui concerne le féminin.

Et l'histoire nous dira si les livres de ces dernières années pourraient constituer un **temps quatrième...**

## 2. Problématique

Notre problématique est la suivante : à partir des points soulevés dans l'historique et de la lecture de ces quelques ouvrages, nous avons constitué une grille de décodage que nous proposons aux lecteurs. Elle nous semble pouvoir rendre compte du questionnement sur la féminité tel qu'il se présente dans les livres lus. En simplifiant ainsi dans une sorte de tableau regroupant des thèmes opposés les

prises de position tant théoriques qu'idéologiques sur cette question controversée, nous avons cherché à mettre de l'ordre dans un corpus très dense. Par ce procédé, nous tentons donc de rendre compte de la complexité de la question et de réinterroger et de comparer les ouvrages lus à l'aide de ce codage. L'intérêt de cette grille est de pouvoir rassembler de façon problématisée les thèmes traités par la plupart des auteurs, de faire une sorte d'impasse sur ce problème, afin de pouvoir enfin dégager les questions abordées par la clinique.

Il est bien évident que ces différents niveaux de lecture, d'écoute et de codage impliquent aussi des points aveugles. Car, il n'est pas superflu de le rappeler, s'il n'y a d'écoute qu'à partir du transfert, la lecture d'un texte fut-il clinique ou « théorique » ne nous amène-t-elle pas à passer tous par les mêmes sillons dans un processus de subjectivation, de réappropriation, de la psychanalyse? Les associations suscitées concernent donc ce qui relève à la fois de l'intime et du public, du privé et du politique, des pulsions et du surmoi. Autant dire qu'il ne s'agit pas de rendre compte de ce qui est dit exactement, précisément, par telle ou tel auteure(r), mais bien, à travers notre lecture, de reprendre ce qui nous apparaît comme l'argument central à travers une thématique résumée dans l'opposition des *couples de thèmes suivants* :

- la symétrie et la différence
- la bisexualité et le primat du phallus
- l'anatomie, le « roc physiologique » ou « l'irréductible de la différence des sexes » par rapport au registre symbolique,
- la féminité et la maternité
- et *last, but not least* la bonne et la mauvaise mère.

En effet, il s'agit *Au féminin, de la place du père et du processus de structuration du sujet*. Celui-ci, garçon ou fille, se structure à travers le passage — jamais univoque ni chronologique, mais logique — de la relation à la mère et au complexe d'Œdipe, le questionnement sur la différence des sexes, l'interdit de l'inceste et la métaphore paternelle<sup>7</sup>.

Car, nonobstant l'atmosphère de « nursery », *le rapport à la mère* pose la question de la sorte d'amour que la petite fille devenue femme adresse aux autres... D'aucuns verraient en celui-ci un idéal, c'est pourquoi il nous a paru bon de différencier la *féminité de la maternité*, d'une part et de faire, par ailleurs, la place à l'ambivalence et à la question de l'emprise maternelle en parlant, après Danièle Brun des « vœux matricides<sup>8</sup> ».

En ce qui concerne plus spécifiquement *le développement de la petite fille*, celle-ci aurait à traverser un parcours plus complexe sous forme de course comprenant des obstacles qui ont pour nom : changement de zone, changement d'objet. Butera, butera pas?... Et ces moments de passage ne peuvent être énoncés que s'ils sont articulés aux thèmes opposés de la bisexualité structurelle d'une part et du primat du phallus relié à l'irréductible roc biologique de la différence des sexes.

Rien de nouveau sous le soleil? De fait, il nous a semblé retrouver les mêmes éléments combinés différemment, ou même, relavés plus blanc... Mais aussi, le rafraîchissement d'une problématique inépuisée et interminable, provoquant pour les lecteurs que nous sommes la relance d'un questionnement toujours vivace...

*Questions cliniques* : Finalement, comment se repérer par rapport à ce corpus complexe, conflictuel et quelquefois confus? Si cet article trouve sa place dans une revue *clinique*, c'est d'abord et avant tout parce que ces questions ne trouvent pas de réponses au niveau « théorique ». Par contre, pour l'analyste dans son fauteuil, elles sont relancées de manière épisodique et régulière à travers la parole sur le divan de femmes et d'hommes. Elles suscitent alors en retour par cette écoute et par le biais du contre-transfert des questionnements laissés dans l'ombre puisqu'ils s'avèrent au plus proche de la vie intime et de ses points aveugles. Elles en tiennent une acuité très grande et une proximité avec le refoulement dans lequel elles retombent à toute occasion, mais d'où elles reviennent spasmodiquement au moment où elles sont le moins attendues et souhaitées!

Ainsi, certains moments de la vie d'une femme semblent propices à des remaniements de son économie psychique et peuvent ramener à la surface les éléments d'une dynamique endormie et la conséquence d'un réveil pulsionnel peut produire la remise en cause de l'équilibre qui avait cours jusque-là. Des mouvements, des événements, comme la séparation ou la rencontre d'un objet d'amour, le départ ou la naissance d'enfants, les débuts ou le deuil de la fécondité, peuvent faire surgir de manière vivace la « revendication phallique » ou une régression à « l'impuissance infantile ».

Ainsi, Géraldine rencontre un nouvel amant qui lui fait découvrir, la quarantaine passée, des sensations jusque-là inconnues. Mais l'injonction péremptoire de le rejeter surgit aussitôt. Impossibilité à renoncer à la revendication phallique? Il s'avère plutôt que derrière un matériel qui ressemble à l'envie classique du pénis, se profilent des réactions plus inquiétantes dans leur étrangeté qui relèvent plus de l'envie comme telle et réveillent un surmoi archaïque exigeant.

Laure, à ses débuts dans la vie sexuelle, oscille entre l'abandon à l'amour de celui qui éveille ses sens et la fidélité à ses anciennes amours sous la forme d'une figure intermédiaire entre une image maternelle inquiétante et un rapport « fraternel » moins génitalisé.

Ces mouvements se manifestent aussi dans les écrits et ce, par une certaine labilité, une confusion même, des registres dans lesquels s'inscrivent ces recherches. Partant d'un point de vue théorique, tout d'un coup, les *positions idéologiques* de l'auteur se manifestent, celles qui concernent *l'institution* pourraient se lire entre les lignes pour un public averti et la clinique peut servir d'alibi à toute conception... Au milieu de tout cela, seuls quelques *happy few* seraient à même de repérer la position du sujet qui écrit, sauf à se manifester par l'irruption de morceaux choisis, écrits avec soin, mais qui contribuent à rendre encore plus opaque ce qui ne saurait être schématisé...

*Car la féminité se dérobe.* Il s'agit d'une constante dans ces textes : ceux de Gérard Pommier par exemple, chez qui le schéma très séduisant défaille et dérape dès qu'il s'agit de toucher une zone plus précise : il tombe alors dans une certaine poétisation ou dans une position traditionaliste par rapport aux relations entre les hommes et les femmes, en particulier dans le lien amoureux. Annie Anzieu, quant à elle, prend le parti de traiter le thème à travers ce qui ressemble à une « écriture féminine » qui paraît très séduisante à certains, quelque peu irritante à d'autres. Luce Irigaray, après des essais théoriques arides pour certains, éclairants pour d'autres, opte par moments pour un style poétique, sous-tendu par une position idéologique qui a le mérite de se dire, contrairement à celle de Pommier qui semble passer ses messages par la bande...

La féminité se dérobe... Mais n'est-ce pas tout simplement inhérent à... la féminité? Au niveau épistémologique, ou du point de vue de l'énonciation de ces « théories » — sexuelles infantiles... —, on sent l'oscillation du sujet-auteur(e) entre *des registres différents : idéologique, institutionnel, « poétique », clinique et personnel.* En effet, si le féminin échappe à l'entendement, glisse sur nos consciences comme sur une peau trop bien huilée, cela apparaît clairement dans ce domaine où l'écriture de quelque chose qui essaie de frayer une lumière dans le « continent noir » ne se fait pas sans résistance. Et ce qui frappe alors à la lecture des unes et des autres, c'est le passage, le glissement, le mouvement, d'un moment à l'autre. Car quand le schéma théorique n'arrive pas à se mettre en place, se substitue un discours d'un autre ordre.

L'impression retenue est celle de ce qui, touchant au plus intime, s'embarrasse et ne peut plus se formuler. Et ce qui échappe, tente de se dire à travers la clinique, un langage plus lyrique ou superconstruit sous l'apparât du « théorique ».

Pour illustrer cette approche, quelques livres parus récemment — nous avons choisi un corpus non exhaustif — sont lus à travers ce double codage : celui des couples de thèmes, des moments de glissement et celui du registre de l'énonciation.

### 3. À chacun son...

Ne serait l'extrême importance de la question, cette querelle mériterait notre intérêt par les exploits dialectiques qu'elle a imposés au Dr Ernest Jones pour soutenir de l'affirmation de son dernier accord avec Freud une théorie diamétralement contraire, à savoir celle qui le faisait, avec des nuances sans doute, le champion des féministes anglaises, férues du principe du « chacun son » : aux boys le « phalle », aux girls le c... (Lacan, 1969,555).

Un des points centraux de la théorie psychanalytique en ce qui concerne le développement sexuel du garçon et de la fille est celui de la théorie du monisme sexuel phallique. Selon la position orthodoxe, le pénis-phallus est le seul point de

repère sexuel. La femme se voit ainsi placée sous le signe du manque, lequel oriente alors tout son développement psycho-sexuel. Selon cette conception théorique, les quelques éléments de virilité qui se retrouvent chez elle doivent être abandonnés (désinvestissement du clitoris-pénis-tronqué, passage de l'activité à la passivité) pour que s'instaure une féminité qui ne sera qu'au service de la maternité, celle-ci permettant une sorte de substitut au manque de pénis (surtout si l'enfant est de sexe masculin). Le vagin est donc complètement ignoré jusqu'à la puberté. La femme, définie par rapport au manque, est alors aux prises avec l'envie du pénis.

Janine Chasseguet-Smirgel met en doute le caractère primaire de cette théorie du monisme sexuel phallique. Selon elle, cette théorie suppose une image de la femme qui est exactement à l'opposé de l'imago maternelle primitive, telle qu'elle apparaît dans le matériel clinique des deux sexes. En fait, face à cette mère omnipotente, le postulat du monisme sexuel phallique serait défensif dans le but : « d'effacer la blessure narcissique commune à l'humanité résultant de la prématuration du petit de l'homme qui le rend entièrement dépendant de sa mère » (1988, 52).

La conception classique serait, selon elle, réactionnelle au « roc de la réalité » auquel doit faire face l'enfant, réalité de la différence des sexes, mais aussi de la différence des générations. Ce qu'elle permettrait de dénier ou de nier (par refoulement ou par clivage du moi), c'est non seulement le vagin de la mère mais aussi le pénis fécondant du père. Ainsi la conception phallique-châtré éviterait la représentation des organes génitaux des parents dans leur complémentarité, soit la scène primitive.

Jacqueline Cosnier tient un discours qui semble se rapprocher de celui de Janine Chasseguet-Smirgel sur certains points. Selon sa conception, largement appuyée sur la clinique, le sexe féminin défini comme résultat de la castration, renvoie à une théorie sexuelle infantile qui s'avère nécessaire pour la pensée secondaire, cette dernière tenant à maîtriser la réalité par une logique de causalité (soit ici la logique du petit détachable) :

refoulant les modes associatifs les plus primitifs, et liant le refus de savoir sur la féminité, au refus de savoir sur les relations sexuelles des parents, vécu comme pouvoir sur leur existence (1987, 219).

Car sur le plan de la clinique au quotidien, le pari pour chaque femme en analyse est de se situer par rapport à sa féminité, sans pour autant que ce manque ne se conjugue avec une dénarcissisation régressive. Car :

Sinon, le renoncement à l'action au profit de la pensée est vécu comme menace de passivité dangereuse, menace de castration, de retour à l'impuissance infantile et à l'intrusion d'un phallus maternel tout-puissant (1987, 219).



Janine Chasseguet-Smirgel propose plutôt d'aborder la question de la sexualité féminine en dehors du registre du manque. Cela permet de reconnaître un sexe à la femme, le vagin, qui est connu de l'enfant mais refoulé. Dans l'analyse du petit Hans, elle interprète comme des indices de la connaissance du vagin certains éléments que Freud aurait interprétés autrement. Cette conception place les enfants, garçon comme fille, dans une position analogue et symétrique, chacun ayant un sexe reconnu (qui est cependant refoulé du côté de la fille) avec comme présupposé que l'envie est un sentiment également partagé par les hommes et les femmes. Ainsi, les petits garçons aimeraient aussi pouvoir avoir des bébés (Chasseguet-Smirgel, 1986, 12), au même titre que les petites filles aux prises avec l'envie du pénis. Janine Chasseguet-Smirgel, en traitant de la question du féminin, relève d'autres aspects de symétrie entre le garçon et la fille. Car le sexe de la fille n'est pas absence, ni manque :

l'identification à une mère vécue d'emblée comme possédant un vagin et une matrice féconde doit jouer un rôle fondamental dans la psychosexualité des hommes et des femmes (1988, 72).

En fait, pour Janine Chasseguet-Smirgel, il existe un désir inné et fondamental de faire et d'avoir un enfant tant chez l'homme que chez la femme. Ce désir est rapidement refoulé : il implique une blessure narcissique, puisqu'il ne peut être satisfait avant la puberté. Ainsi, toute l'importance de la prégénitalité chez l'être humain vient de son caractère de substitut de la fonction génitale. Janine Chasseguet-Smirgel parle ainsi de la « conception orale du coït et de la grossesse » comme secondaire et par conséquent substitutive à la fonction de la féminité comme réceptacle :

Ce serait la primauté du désir, lié à la présence du réceptacle féminin, qui pousserait à la conception orale du coït et de la grossesse, et non la primauté de l'oralité sur la génitalité (1988, 72).

Cette approche, basée sur la clinique, a le mérite de souligner comment le développement sexuel du garçon, comme de la fille, dépend entre autres d'éléments féminins et maternels reliés au désir de procréation et aux identifications à la mère. Soulignons que cet ouvrage est basé sur une conception biologique de l'égalité des sexes, celle-ci reposant sur le **présupposé idéologique** de la symétrie.

#### **4. Quelle différence y a-t-il entre...**

Annie Anzieu et Gérard Pommier, à partir de deux approches très différentes de la psychanalyse, tant au point de vue théorique qu'institutionnel, traitent

autrement l'étude de la féminité, soulignant *les différences* selon une optique relevant de l'assymétrie.

Abordant d'emblée le point de vue *idéologique*, Annie Anzieu (1989) s'est donné comme objectif de « penser la femme avec ses nuances propres », en espérant éviter une théorisation qui reconduirait la perspective de Freud ou bien un « glissement dans un courant féministe qui conduit à nier l'anatomie de la femme et ses conséquences psychiques ». Elle élabore donc une approche à partir des spécificités liées à la féminité en portant une attention particulière à l'influence du fonctionnement somatique de la femme sur les formes de sa pensée et l'expression de celle-ci.

Selon elle, « le propre de la femme est d'être constituée d'un intérieur invisible et fécond » (p. XI). Intérieur excitable, « exposé à la pénétration ». Intérieur réceptif. Intérieur qui reproduit. Le fonctionnement de la sexualité de la femme est donc double : « tout intérieur est caché quant à la jouissance alors que la maternité, qui parfois en résulte, manifeste l'activité de cet intérieur » (p. XII). Cette intériorité s'avère caractéristique de la femme, reliée à son sexe en creux susceptible d'accueillir. La femme se constitue donc comme enveloppe autour d'un objet interne indéterminé, « enveloppe dans son rapport de jouissance au non enveloppé » (p. 27).

De ces caractéristiques de la féminité, celle de l'intériorité s'avère la plus centrale, déterminant un modèle de pensée autre que phallique. En fait, la féminité, selon elle, ferait référence à une modalité, psychique mais déterminée biologiquement, essentielle chez la femme et qui serait reliée « aux représentations de l'espace du corps interne, au désir de gestation et au plaisir narcissique d'être possédée en tant qu'objet d'amour » (p. 6).

Ainsi, comme nous le voyions à propos de l'école anglaise, le *déterminisme biologique* refait surface en ce qui concerne la féminité.

Par contre, l'approche d'Annie Anzieu suppose au point de départ d'investiguer du côté de la *différence*, ce qui pourrait l'amener à réfuter les arguments rabattant la question de l'égalité sur celles de la symétrie<sup>9</sup>. Son mérite, par ailleurs, toujours du point de vue idéologique, est d'explorer ce qu'il en est de la *spécificité féminine*, en tentant de l'exposer sous son meilleur jour...

Elle se situe donc d'emblée du côté de la différence et de l'assymétrie sauf lorsqu'elle aborde la question de la *symbolisation* où, là seulement, elle adopte le point de vue de la symétrie. En effet, elle propose un *équivalent symbolique au phallus, soit le « creux »*, ce dernier n'étant selon elle, « ni un manque, ni un vide » :

Si l'on veut bien considérer l'utérus, et le vagin qui y conduit, comme les équivalents sexuels féminins des testicules et du pénis, on peut concevoir aussi comme équivalent symbolique du phallus, *le creux*. *Un creux n'est ni un manque, ni un vide* (souligné par l'auteure) (p. 41).

Le mode de pensée au féminin serait donc celui du négatif, qui organiserait cette dernière par la mise en relief de la phallicité qu'il engendre.

Le texte d'Annie Anzieu est travaillé et écrit selon un style qui pourrait rappeler « l'écriture féminine ». Mais que penser de phrases comme celle-ci : « La femme est une page blanche où l'homme vient tracer le signe du destin » (p. 33)?

Bien que d'un point de vue théorique et institutionnel différent, divergent même sur la carte psychanalytique, Gérard Pommier en investigant les particularités propres à la féminité semble paradoxalement se rapprocher des positions d'Annie Anzieu, du moins à travers les lunettes que nous chaussons pour l'occasion. Ils se retrouvent donc tous deux du même côté du point de vue idéologique, celui de l'égalité dans la différence :

Loin de former une nouvelle idéologie phallocriste, la psychanalyse réserve au féminin une place centrale, articulée à l'avènement d'un sujet ignorant ce qui le détermine. Freud aura été le premier à dévoiler cette méconnaissance (1985, 8).

Mais Pommier part d'un point d'ancrage différent : celui du primat du phallus sur lequel il s'appuie, tout en donnant la priorité à la recherche de la spécificité féminine :

Les théories sexuelles infantiles fondées sur le primat du phallus, ne sont nullement « fausses ». Elles font, au contraire, émerger la vérité d'un sujet qui fonde son savoir en exclusion de son horreur de la castration. « L'être » du féminin montre ce défaut, à la place duquel il se tient (1985, 8).

Bien qu'en étant à l'origine de la pensée, le féminin serait exclu du savoir. La castration féminine correspondait à la carence d'un signifiant de la féminité. Ainsi, puisque le référent symbolique lui fait défaut, de par son exclusion du langage, le féminin : mot et organe (le vagin) renvoie au manque :

L'identification du féminin demeure problématique dans la mesure où le trait qui lui correspond retombe dans l'orbe du phallus. Le mot de « féminin » manque de référent : il connaît dans l'ordre du discours le même destin que le vagin au plan anatomique : le mot existe bien, l'organe existe bien, mais l'investissement phallique, qui leur serait nécessaire pour accéder au savoir, fait par définition défaut (1985, 8).

Et c'est précisément par ce manque dans le savoir, par cette exclusion du langage, qui correspondrait à une perte de jouissance, que la femme provoque le

désir. Le féminin s'avérant au centre du « fantasme qui régit l'existence » et que le sujet découvrirait à la fin de l'analyse...

Enfin, en ce qui concerne la spécificité de la jouissance féminine, elle impliquerait un « au-delà de la jouissance phallique » qui se franchit lorsque l'interdit paternel est aboli par un fantasme parricide. La femme, de cette façon, obtient une jouissance du corps qui lui est propre.

Au moment où le père s'effondre, l'inceste est réalisable, et le corps vaut pour ce qu'a toujours voulu l'Autre maternel, c'est-à-dire ce bouche-trou, ce phallus jouissif (1989, 31).

Les hommes peuvent difficilement avoir accès à cette autre jouissance, car ils ne peuvent perdre le nom (du Père) qui les protège de leur propre féminisation.

Le féminin ferait trou, manque dans le symbolique. Et c'est sur la base de la différence des sexes, pensée comme assymétrie profonde, que Pommier tente de refaire le procès de la symétrie en essayant d'intégrer des éléments pour reconnaître à la femme un statut qui semblerait plus enviable et moins contestable au niveau idéologique que celui qui lui serait réservé par la théorie freudienne classique. Il reste à savoir si cette reprise séduisante de la pensée freudienne, à travers une lecture fidèle de Lacan, convainc, ou si Lacan lave plus blanc...

Notons, par ailleurs, que même chez les tenants de l'assymétrie, la symétrie est incontournable par rapport à la question « pivot » de la castration et du manque. Car, comme dit Lacan :

Cette fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique qui parachève *dans les deux sexes* la mise en question du sexe par le complexe de castration (Lacan, 1966, 555).

Même si Annie Anzieu et Gérard Pommier se sont tous deux penchés sur les particularités de la féminité, leur discours est fondamentalement différent. Le point le plus frappant est peut-être le suivant : la première parle d'un mode de pensée lié à la féminité tandis que pour l'autre, la féminité est exclue de la pensée. Que la féminité soit partie intégrante de l'organisation psychique ou qu'elle en soit un élément extérieur nous ramène à la question de la bisexualité en tant qu'elle s'oppose au primat du phallus.

## **.5. La moitié d'orange : last news on bisexuality**

Au niveau du développement de la psychosexualité et de la structuration du sujet, Gérard Pommier met en avant le primat du phallus et ses conséquences. Les autres auteurs comme Janine Chasseguet-Smirgel (1986), Jacqueline Cosnier (1987), Annie Anzieu (1989), ainsi que Florence Bégouin-Guignard (1984),

mettent plutôt l'accent sur la bisexualité en examinant la féminité dans ses modalités psychiques spécifiques. Celles-ci peuvent être présentes chez l'homme et chez la femme, des étapes de développement étant communes aux deux<sup>10</sup> comme certaines identifications à la mère.

Jacqueline Cosnier centre son étude sur les représentations de la féminité et leur intégration dans l'organisation psychique tant chez l'homme que chez la femme. Selon elle, l'intégration de la féminité psychique implique *l'introjection de l'intérieur maternel, soit « l'ensemble utérus-pénis »* :

L'organisation psychique suppose l'intériorisation de l'ensemble sein (au sens aussi de l'utérus, donc d'un contenant)-pénis-enfant, dont le modèle premier bouche-mamelon intègre les éprouvés des expériences originaires (1987, 71).

La féminité psychique pour Cosnier fait référence « au contenant de la relation interne des fonctions génitales des deux sexes » (1987, 78). Son intégration implique donc celle de la bisexualité qui pour être féconde doit se dégager des angoisses et des inhibitions que l'appréhension de la mort, de la différence des sexes et des générations font nécessairement vivre à l'enfant. Cette intégration des relations féminin-masculin implique que le féminin soit dissocié de la sexualité féminine, comme le phallus de la référence pénienne. Si la quête phallique « est rabattue sur l'envie du pénis, la permanence de désirs phalliques (...) devient le roc "biologique" du refus de la féminité » (1987, 84). Cosnier reprend des propos de Christian David qui souligne :

« la difficulté de penser conjointement la prévalence phallique et l'« impact inconscient, permanent de la bisexualité » (...) La logique phallique est présente dans tout ce qui concerne les différences *narcissiques*... alors que la bisexualité intégrée se réfère à une *logique des échanges, logique génitale* où l'objet tiers n'est pas un objet de dispute pour sa possession, mais un objet transitionnel... » (notre souligné) (1987, 84).

L'intériorisation de la bisexualité nécessite qu'elle ait été vécue par l'enfant comme appropriation active des objets, dont ceux de l'intérieur maternel (utérus-pénis), pour lesquels « les sources sensori-motrices sont précocement vécues dans la relation anaclitique » (1987, 85). Durant cette période d'étayage de l'enfant sur la mère, les relations féminin-masculin dans la psyché maternelle se présentent alors comme prototype de la féminité. Ainsi, *l'investissement narcissique primaire* issu de la première relation à la mère détermine le destin de la féminité. Cette conception de Cosnier rejoint celle de Florence Bégouin-Guignard lorsque cette dernière parle de la féminité psychique prenant naissance dans l'identification du nouveau-né « à la relation contenant-contenu "rêvée" par la mère (1984, 235) ».

Finalement, pour Cosnier, l'intégration de la féminité psychique est reliée à :

la synthèse de l'identification primaire et de l'identification secondaire à la différenciation moi-non-moi, issue des investissements homosexuels antérieurs à la reconnaissance de la différence des sexes (comme source de l'investissement narcissique) et de l'identification sexuée... (1987, 85).

Annie Anzieu de son côté souligne que la féminité est une modalité psychique partiellement présente chez l'homme suite à des identifications ou des « indéci-sions dans le déterminisme biologique » (1989, 6). Ainsi, même si elle s'attarde principalement sur l'étude de la psychosexualité féminine, elle tient à mentionner que la féminité n'est pas seulement le fait biologique d'être née avec un sexe de femme. Aussi intègre-t-elle, à son approche de la spécificité du féminin incluant une symbolique du creux, celle de la bisexualité.

Cependant, si ces deux dernières auteures, mettent l'accent sur la question de la bisexualité psychique — la féminité et l'envie seraient les choses les mieux partagées au monde — et du rapport à la mère sous les traits du narcissisme primaire, elles ne remettent pas en cause le primat du phallus au niveau structurel et, par conséquent, l'assymétrie. Mais la symétrie leur sert de levier pour penser la question de la féminité autrement. Elles articulent sur la base de la clinique cette question théorique avec, pensons-nous, un présupposé idéologique qui se formulerait ainsi : « et pourquoi pas les femmes? »

Janine Chasseguet-Smirgel, quant à elle, se rapproche de l'école anglaise en critiquant la théorie du monisme sexuel à l'instar de Klein et Jones; elle déclare :

*Mon hypothèse est que la théorie du monisme sexuel phallique correspond non à une réelle ignorance du vagin, mais à un cli-vage du Moi, ou au refoulement d'une connaissance antérieure* (souligné par l'auteure) (1986, 51-52).

Elle semble cependant éprouver le besoin de se démarquer de l'école anglaise en se plaçant dans une perspective quelque peu différente de celle de Müller, Horney, Klein et Jones (p. 52). Il demeure cependant difficile de déterminer si, pour autant, elle rejette complètement le postulat de l'assymétrie et du primat du phallus qui nous semble caractériser, au bout du compte, la position de *tous les autres auteurs* analysés pour le « quatrième temps ».

Aux antipodes, Pommier, fait reposer la structuration du sujet essentiellement sur le primat du phallus, se situant ainsi comme lecteur de Lacan-lecteur-de-Freud. Selon lui, l'absence d'un symbole du sexe féminin s'avère nécessaire, « car c'est à la place de cette absence que l'enfant répond, par son corps même, à la demande d'amour maternel », en s'identifiant au phallus (1985, 7). La castration (soit l'impasse propre à la jouissance humaine) que va vivre le sujet est

d'abord connue à partir de la castration de l'Autre, soit de la mère. Ce premier temps essentiel qui implique en fait la découverte du désir de la mère pour le père, amène le sujet à percevoir le « manque » féminin comme manque de pénis. Le psychisme s'organiserait donc par une certaine forme d'absence que le féminin implique. Mais reprenant Lacan, Pommier souligne bien la différence entre le pénis et le phallus dans le rapport du sujet au manque :

Ce n'est nullement la différence anatomique des sexes qui donne sa prévalence au phallus, parce que, d'un côté il y aurait quelque chose, alors que, de l'autre, il n'y aurait rien. « Phallus » désigne d'abord le manque, le point d'impossibilité où le signifiant ne peut se définir lui-même et en appelle à un autre (1985, 24).

Tous ces auteurs s'accordent pour attribuer à la féminité un rôle essentiel au niveau de l'organisation psychique. Son influence se définit cependant de façon différente selon que le point de vue de la bisexualité ou du primat du phallus pour structurer le sujet soit mis de l'avant. Ce qui nous amène à reposer les questions de la différence des sexes et de son substrat biologique et de la symbolisation.

(À suivre)

**Marie Hazan**  
4891, Dornal  
Montréal H3W 1V9

**Katia Mercier**  
1636, Ducharme  
Outremont H2V 1G6

---

## Notes

1. Et peut-être (ou surtout?) des nôtres...
2. La « position » de Freud sur la bisexualité qui dérive, comme chacun sait, de sa relation à Fliess, a été reprise par certains mouvements homosexuels, à l'appui du manifeste concernant la question de la normalité, dont la phrase-slogan « la psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer des autres individus ». *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, note 13, 168. (Voir aussi à ce sujet le *Rapport contre la normalité* du FHAR, Paris, Champ Libre, 1971.)
3. Voir à ce sujet (et pour plusieurs textes classiques de base), les résumés synthétiques de Janine Chasseguet-Smirgel in *La sexualité féminine*, 5-70.
4. L'essentiel de sa théorie a été repris dans son ouvrage *Sexualité Féminine, libido, érotisme, frigidité*, Paris, Scarabée et Cie, 1982.
5. La publication de certains textes, dont ceux des auteurs suscités, paraissent dans l'avant-dernier numéro de *La Psychanalyse* sous le titre *La sexualité féminine* (n° 7, 1964).

6. Ainsi, en relisant *On tue un enfant* de Serge Leclair, en particulier *Béatrice ou de l'amour* (Paris, Seuil, 1975, 31-49), il nous est apparu évident que ce livre, passionnant par ailleurs, était daté et contemporain des idées impulsées par le Mouvement des Femmes.
7. On pourrait dire, à la suite de Serge Leclair, « il y a (...) la "relation mère-enfant" plus rassurante dans son atmosphère de nursery que l'inceste dans son contexte tragique. » *Démasquer le réel*, Paris, Seuil, Points, 1971, 152.
8. Signalons, à cet égard, la parution toute récente du livre de Françoise Couchard, *Emprise et violence maternelles*, Paris, Dunod, 1991.

---

## Références

- Anzieu, A., 1989, *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*, Dunod, Paris.
- Aulagnier-Spairani, P., 1967, Remarques sur la féminité et ses avatars, in *Le désir et la perversion*, Seuil, Points, Paris.
- Bégouin-Guignard, F., 1990, Adolescence de la féminité, *Adolescence* 2, n° 2, 221-235.
- Brun, D., 1990, *La maternité et le féminin*, Denoël, Paris.
- Chasseguet-Smirgel, J., Luquet-Parat, C.-J., Grunberger, B., Mc-Dougall, J., Torok, M., David, C., 1964, *La sexualité féminine*, Payot, Paris.
- Chasseguet-Smirgel, J., 1988, *Les deux arbres du jardin. Essais psychanalytiques sur le rôle du père et de la mère dans la psyché*, des femmes, Paris.
- Cosnier, J., 1987, *Destins de la féminité*, PUF, Paris.
- Couchard, F., 1991, *Emprise et violence maternelles*, Dunod, Paris.
- Dolto, F. 1982, *Sexualité féminine, libido, érotisme, frigidité*, Scarabée et Cie, Paris.
- FHAR, 1971, *Rapport contre la normalité*, Champ Libre, Paris.
- Freud, S., (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard (Idées), Paris, 1962.
- Freud, S., (1908-1931), *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969.
- Freud, S., (1933), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard (Idées), Paris, 1971.
- Freud, S. (1938), *L'Abrégé de psychanalyse*. Paris, PUF 1949.
- Granoff, W., Perrier, F., 1979, *Le désir et le féminin*, Aubier-Montaigne, Paris.
- Irigaray, L., 1974, *Spéculum de l'autre femme*, Minuit, Paris.
- Irigaray, L., 1977, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Minuit, Paris.



- Irigaray, L., 1985, *Parler n'est jamais neutre*, Minuit, Paris.
- Homey, K. (1922-36), *La psychologie de la femme*, Payot, Paris, 1969.
- Jones, E., 1964, Développement de la sexualité féminine, *La Psychanalyse*, n° 7.
- Kofman S., 1980, *La Femme dans les textes de Freud*, Galilée Paris.
- Klein, M., (1928), Early stages of œdipus conflict, *International Journal of Psycho-Analysis*, 9, 167-180.
- Klein M., (1921-45), *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1967.
- Lacan, J., 1966, *Écrits*, Seuil, Paris
- Laplanche, J., Pontalis, J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris.
- Leclaire, S., 1971, *Démasquer le réel*, Seuil, Points, Paris.
- Leclaire, S., 1975, *On tue un enfant*, Seuil, Paris.
- Lemoine-Lucioni, E., 1976, *Partage de femmes*, Seuil, Paris.
- Montrelay, M., 1977, *L'ombre et le nom*, Minuit, Paris.
- Pommier, G., 1985, *L'exception féminine. Essai sur les impasses de la jouissance*, Point hors ligne, Paris.
- Pommier, G., 1989, *L'ordre sexuel*, Aubier, Paris.
- La Psychanalyse*, 1964, sous le titre *La sexualité féminine*, n° 7.
- Roudinesco, E., 1986, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, Seuil, Paris.